

CINÉMA 1

12h00 (US)
Summer 68 (Newsreel), 60', 1968, vidéo, vostf
Columbia Revolt (Newsreel), 50', 1968, vidéo, vostf

14h00 (US)
New Left Note
 Saul Levine 28', 1968-1982, 16mm
Amerika (Newsreel), 45', 1969, vidéo, vostf
Ssitkim : Talking to the Dead
 Soon-Mi Yoo, 35', 2004, vidéo, vostf

16h00 (SF)
Le monologue de la muette
 Khady Sylla, Charlie Van Damme, 45', 2008, vidéo, vostf
C'est beau les vacances !
 Anna Zisman, 52', 2007, vidéo, vostf

18h00 (CI)
Fronterismo
 Sofie Benoot, 40', 2007, vidéo, vostf
Invisible City
 Tan Pin Pin, 60', 2007, vidéo, vosta+stf

20h30 (US)
Lions Love (... and lies)
 Agnès Varda, 110', 1969, 35mm, vostf
 Débat, en présence de la réalisatrice

CINÉMA 2

14h00 (T)
L'ETHNOLOGUE SANS TOURISTES
Eux et moi
 Stéphane Breton, 63', 2001, vidéo
Le Ciel dans un jardin
 Stéphane Breton, 62', 2003, vidéo

16h30 (ASE)
Lost
 Amir Muhammad, 9', s.d., vidéo, vostf
Friday
 Amir Muhammad, 8', s.d., vidéo, vostf
Kamunting
 Amir Muhammad, 7', 2002, vidéo, vostf
The Big Durian
 Amir Muhammad, 75', 2003, vidéo, vostf

18h45 (T)
PREMIÈRES «VUES»
Hubert Robert, une vie heureuse
 Alexandre Sokourov, 26', 1996, vidéo
Films Lumière, 9', vidéo
Carta abierta al Dr. Atl
 Mario Garcia Torres, 6', 2005, vidéo

A Scenic Classic
 Burton Holmes, 10', 1919, 35mm
Head Hunters
 Burton Holmes, 10', c.1920, 35mm
Neuguinea 1904-1906, in memoriam Pr. Dr Rudolph Pöch
 Rudolph Pöch, 15', 1958, vidéo
Salto de Eyipantla
 Fernando Ortega, 3', 2001, vidéo
Around and Around
 Annja Krautgasser, 2', 2007, vidéo

20h30 (T)
TRAVELOGUES 1 : DE L'IMAGE-CONFÉRENCE
Kawai, Garden Island of Hawaii
 Burton Holmes, 10', 1928, vidéo
Cruises
 Cécile Fontaine, 10', 1989, 16mm
Connaissance du Monde (Drame psychologique)
 Philippe Fernandez, 44', 2003, 35mm
Les Mahuzier autour du monde
 Jacques Deschamps, 52', 1998, vidéo

PETITE SALLE

16h00 (US)
Winter Soldier
 Winterfilm, 96', 1972, vidéo, vostf

18h30 (ASE)
Dongeng Kancil tentang kemerdekaan (Kancil' Story About Independence)
 Garin Nugroho, 55', 1995, vidéo, vostf
Layar Sebuah trilogy politik (Layar, A Political Trilogy)
 Garin Nugroho, 30', 2001, vidéo, vostf
My Family, My Film, My Nation
 Garin Nugroho, 30', 1998, vidéo, vostf

21h00 (T)
De jour comme de nuit
 Renaud Victor, 104', 1991, vidéo

Ce journal est réalisé par

Christine André
 Dorine Brun
 Mariadèle Campion
 Zoé Chantre
 Jean-Briec Demeuse
 Nicolas Giuliani
 Ronan Govys
 Gaia Guasti
 Anja Hess
 Michele Imbert
 Benoit Keller
 Lucrezia Lippi
 Boris Mélinand
 Caroline Olié
 Maïté Peltier
 Yanira Yariv

Coordination
 Benoit Keller

Contact
 journaldureel@gmail.com

Graphisme
 Maïté Roisin-Raymond

CINÉMA DU RÉEL

30^e festival international de films documentaires

vendredi 7 mars 2008

C'est beau les vacances

Anna Zisman

Sélection française, 52'
 Vendredi 7, 16h, cinéma 1
 Dimanche 9, 14h, petite salle + débat

Dès les premières images du film, les gestes de Maryse disent la routine et l'application. Une pensée poétique écrite sur une ardoise, des draps parfaitement repassés, une rose posée sur une table de nuit. Que d'attentions délicates à l'égard de la famille qui, bientôt, va s'installer dans le gîte pour une semaine de vacances en Normandie. Mais dans les gestes de Maryse, comme dans son « garde à vous » à l'arrivée de la voiture, se devine une appréhension. Peut-être la douceur de ses attentions l'aide-t-elle aussi à se préparer, à rendre acceptable l'occupation prochaine des lieux par des inconnus. Dès les premiers gestes, l'histoire promet d'être plus grave qu'elle n'y paraît.

«Jointe par téléphone», Anna Zisman me raconte l'origine de son film. « C'est une chose qui m'a toujours surprise, la facilité avec laquelle, lorsqu'on loue un gîte, on s'approprie un espace qu'on découvre à peine. On pose nos sacs, deux trois objets et on est chez nous. L'appropriation de l'espace intérieur est extrêmement rapide et facile à faire. Le départ s'accomplit tout aussi facilement. D'un coup, le lieu n'a plus aucun intérêt. Une nouvelle famille arrive, de nouveaux objets apparaissent – souvent les mêmes d'ailleurs – et l'espace intérieur devient celui d'autres personnes. Je voulais que le film montre les gestes qui rendent possible ces différents passages. »

Ces passages vont se répéter tout l'été. Maryse reprend possession des lieux, mais c'est pour s'en défaire une seconde fois. Petites fleurs, visite, gâteau aux pommes... Bientôt apparaît la voiture des nouveaux arrivants. La force du film d'Anna Zisman tient dans le courage qu'elle a de placer la répétition au cœur de son film. Avec la seconde famille, nous devenons les témoins

presque ahuris d'un rituel qui se renouvelle à l'identique ou parfois avec de légères variantes. Dans leur répétition, les situations cessent d'être drôles (même si on prend un vrai plaisir à jouer au jeu des ressemblances) pour mettre en évidence une série de combinaisons et d'arrangements. Pour Maryse, il s'agit de rendre possible la perte du lieu. Pour les touristes, de rendre supportable l'ailleurs et l'idée même de vacances.

« Je ne pensais pas que les deux parties du film seraient à ce point symétriques : 26 minutes pour la première famille, pareil pour la seconde. C'est étonnant. Ce n'était pas prémédité, mais c'est un fait, la symétrie s'est affinée au fil du montage. Au tournage aussi, nous avons été happés par la répétition. Par exemple, nous avons filmé systématiquement les retours en fin de journée : comment chaque soir, la famille reprend possession des lieux. Nous retrouvons les mêmes places, nous refaisons les mêmes cadres, les mêmes mouvements. Nous avons l'impression de faire une performance. Les premières versions du montage allaient plus loin dans l'observation des répétitions. Cela devenait comme un ballet mécanique. J'aimais bien, mais c'était un peu oppressant. »

Ainsi, la caméra colle aux mouvements répétitifs de Maryse qui abandonne son gîte puis le récupère. Avec la même obstination, elle suit les mouvements inverses des touristes. Pourtant, jamais la caméra n'accroche le moindre regard de complicité, ni le moindre geste d'agacement. Ce n'est pas faute d'être proche des gestes, des déplacements et des visages. Mais c'est un fait : la caméra est devenue invisible. Dans un univers où la vie se présente sous la forme d'un rituel réglé au millimètre, la caméra n'est qu'une donnée supplémentaire dans un jeu de conventions. Il suffit de se dire qu'elle est là pour que soudain... elle disparaisse.

« Le plus étonnant », me confirme Anna Zisman, « c'est que cette règle s'est imposée d'emblée. Au moment de leur arrivée, je ne sais rien des familles. Je les ai rencontrées une heure, le temps de leur expliquer le film, c'est tout. Mais dès la sortie de la voiture, on les filme et ils nous ignorent totalement. Ensuite, j'ai pu leur

est soumise à sa patronne. La question c'est aussi comment les deux patronnes ont permis de montrer tout cela !

Le problème est au-delà des bons sentiments, de la morale. Quand il y a la misère, les miséreux se font exploiter. Et c'est pour ça qu'il y a ce commentaire qui vise l'économique et le politique. C'est le contexte qui produit ces comportements. Ces deux patronnes n'ont pas conscience de leur attitude. Ce ne sont pas les individus qui sont responsables du contexte, mais le contexte qui les détermine. À Dakar, tout le monde a une bonne, et comme il n'y a pas de législation, c'est éventuellement une vague cousine, une parente pauvre qu'on héberge et qu'on exploite sans la payer parce qu'on est pauvre soi-même et qu'on attend l'argent des enfants partis à l'étranger...

Jusqu'à présent vous avez travaillé comme chef-opérateur pour la fiction notamment avec Alain Resnais et André Delvaux, comment êtes-vous arrivé au documentaire ?

J'ai découvert le documentaire récemment, en travaillant sur les films de Khady Sylla. Je suis très content que dans ces films-là, j'arrive à faire une image dont je n'ai pas honte. Je n'ai pas allumé une lampe ! C'est juste une petite caméra et il n'y a pas les camions, tous les électros, les machinos, la régie... Il y a une véritable beauté à trouver ! On peut faire des images pour de vrai ! Le documentaire a une force potentielle qu'il n'y a plus dans la fiction comme elle se fait aujourd'hui : on se regarde le nombril, on ne va plus vers l'autre. Avec le documentaire, il y a l'obligation d'un rapport fort avec l'altérité et je crois qu'aller vers les autres et parler des autres est la seule chose qu'on puisse faire dans la vie...

Nous n'avons pas pu rencontrer Khady, mais nous avons néanmoins échangé avec elle quelques mots au téléphone...

Khady, comment est née l'idée du film ?

Comme Amy, j'ai eu moi aussi une enfance à la campagne. Mon père avait un champ dans la banlieue de Dakar. Il y a 15 ou 16 ans, chez une de mes tantes, une bonne a été accusée de vol. On l'a entièrement déshabillée, fouillée. Pour moi ça a été un choc, d'autant plus que j'étais en partie responsable car c'était moi qui avait perdu l'argent ! Après cet épisode, j'ai immédiatement écrit quelques mots. Dans mon premier film, Les Bijoux, il y avait déjà une histoire de vol de boucle d'oreille par une bonne...

C'est important pour vous de faire vos films au Sénégal ?

Je vis entre la France et le Sénégal mais je tourne tous mes films au Sénégal, parce qu'il y a un jeune cinéma qui a beaucoup de choses à dire. Il y a là-bas beaucoup de problèmes de violence ordinaire, de violence domestique qui sont difficiles à combattre. L'écart entre la pauvreté et la richesse y est particulièrement important.

Vous êtes aussi écrivaine...

Oui. J'ai écrit un polar décadent et très poétique sur Dakar, publié chez L'Harmattan. À présent je continue à écrire, mais je n'ai pas d'éditeur...

Alors le cinéma serait aussi une façon de faire vivre vos textes.

Pour moi, l'art majeur, c'est la littérature, le verbe. La littérature peut se passer du cinéma, mais le cinéma ne peut pas se passer de la littérature.

Dans ce cas, pourquoi avez-vous eu besoin du cinéma, des images pour le Monologue de la Muette ?

Parce que le cinéma documentaire nous ramène dans la réalité, il nous met dans la vie immédiate et j'avais besoin de me confronter à cela.

Mariadèle Campion et Yanira Yariv

**«Muette vaut pour toutes les bonnes à qui on ne parle pas, qui n'ont pas la parole, mais qui travaillent beaucoup.»
Khady Sylla**